

LES BRITANNIQUES ONT PÉNÉTRÉ DANS COURTRAI

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2.889. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le JEUDI <b>17</b> OCTOBRE 1918	aura vécu <b>9.872</b> JOURS EXACTEMENT	et dont AGNÈS, GERMAIN, COLETTE ou BERNARD est le prénom habituel
---	--	---

recevra, à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

A DÉTACHER ET À CONSERVER

## PENDANT QU'ILS DEMANDENT LA PAIX

Ils ont tout employé :  
les bombes à retardement,  
l'incendie et l'inondation.

Les photos officielles  
prises à Cambrai, Lens,  
La Bassée et Armentières.



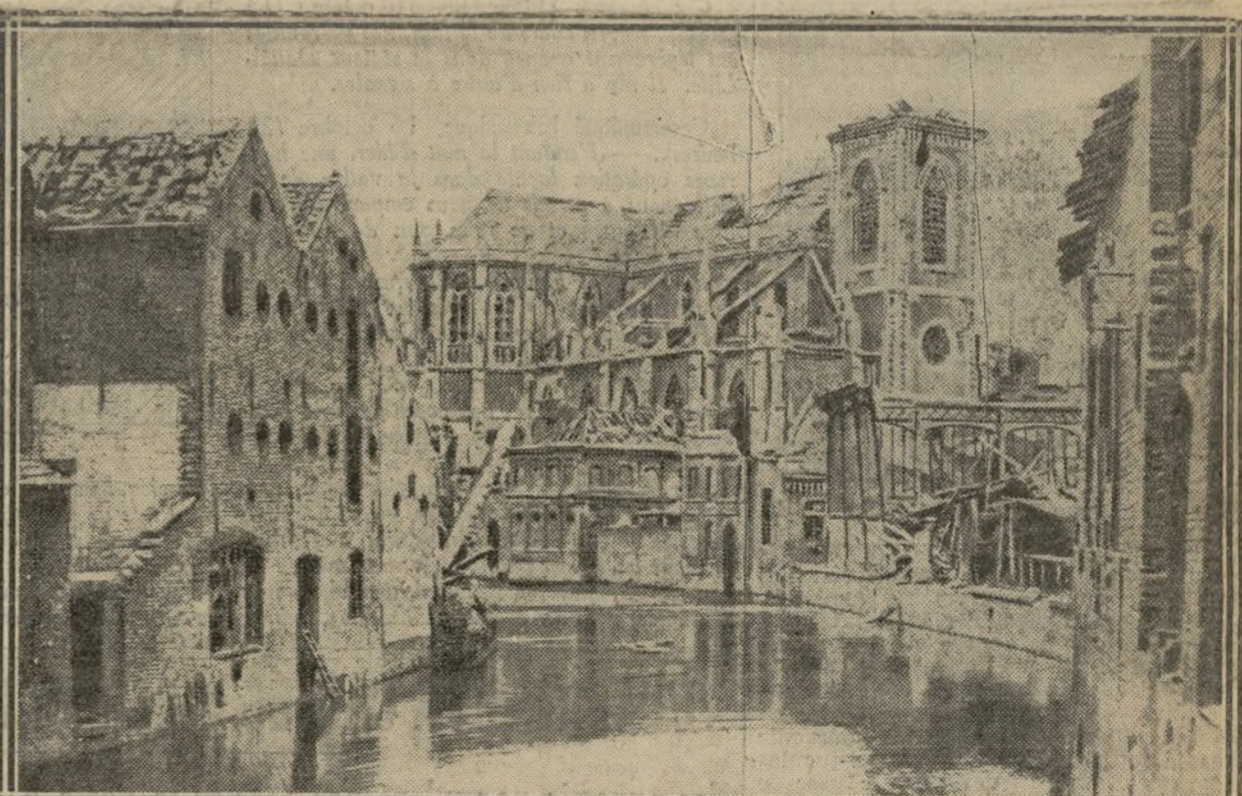
29 SEPTEMBRE : CE QUI RESTAIT DE LA BASSÉE, QU'ILS VENAIENT DE FAIRE SAUTER



4 OCTOBRE : VUE GÉNÉRALE DE LENS, PRISE DU CENTRE DE LA VILLE, LA OU ÉTAIT L'ÉGLISE



4 OCTOBRE : ROINES DE LA MAIRIE D'ARMENTIÈRES, QUI AVAIT ÉTÉ MINÉE

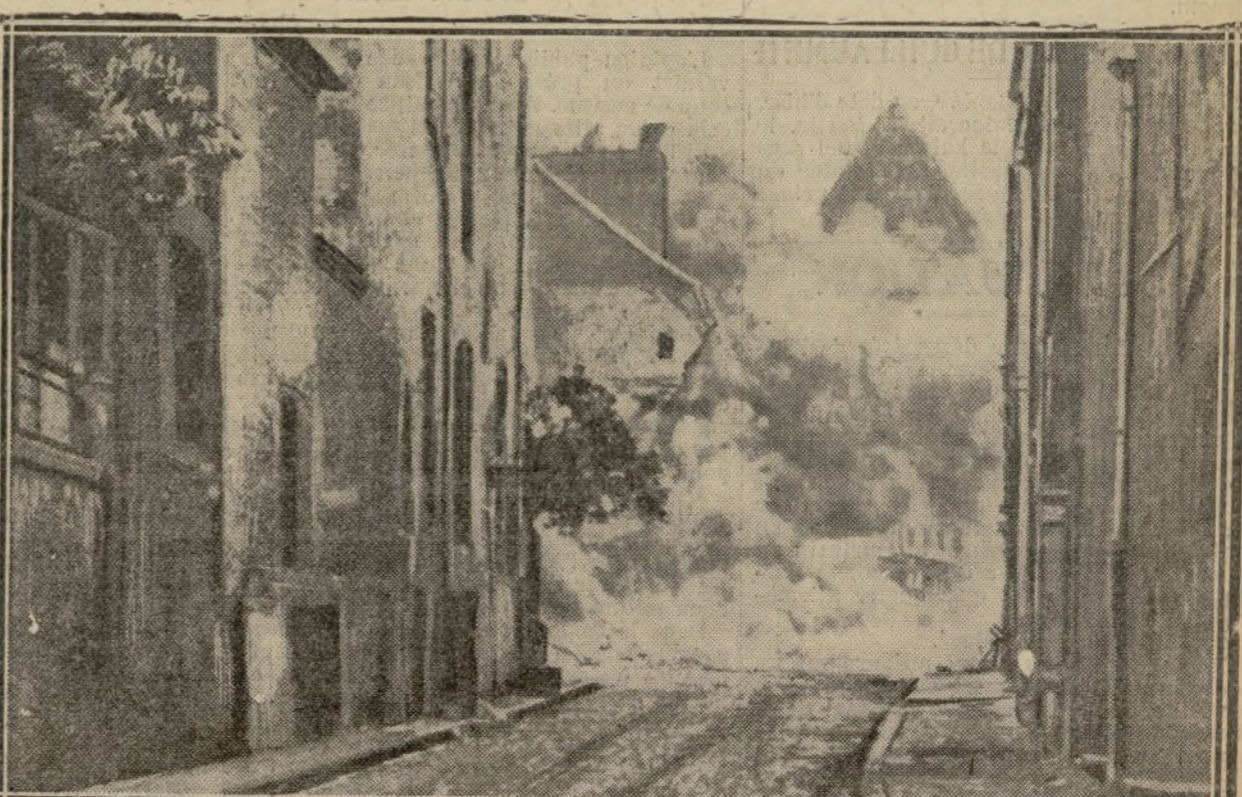


4 OCTOBRE : L'INONDATION FORCÉE DE LA LYS DANS ARMENTIÈRES DEVASTÉE



29 OCTOBRE : LA GRANDE PLACE DE CAMBRAI DÉVORÉE PAR LE FEU ALLUMÉ PAR L'ENNEMI

Le gouvernement français a déjà fait savoir à l'Allemagne qu'elle portera la pleine responsabilité des crimes commis sur notre territoire. Après la note de M. Wilson refusant l'armistice tant que dureront les atrocités allemandes, et la déclaration solennelle du Sénat français, on peut espérer que les Alliés vont constituer un tribunal



suprême pour juger, comme des malfaiteurs de droit commun, les voleurs, les destructeurs, les assassins allemands, quel que soit leur grade. Leurs crimes ? En voici quelques exemples des plus récents. Malgré les éciets de ceux qui avaient vu, on reste confondu, tant l'œuvre dévastatrice des misérables dépasse ce que l'on osait imaginer.

GUILLAUME II ABDIQUERA-T-IL ?

SON ABDICATION, NOUS DIT L'ABBÉ WETTERLÉ, N'AURAIT PAS POUR CONSÉQUENCE LA DÉMOCRATISATION DU RÉGIME QUE RÉPROUVE M. WILSON

Dans la Société des Nations, on ne pourrait admettre des États dont le principe constitutionnel serait en opposition directe avec celui que reconnaissent les pays libéraux.

Nous sommes allé demander à M. l'abbé Wetterlé ce qu'il convient de penser des bruits qui circulent avec persistance au sujet de l'abdication de Guillaume II.

L'ancien député protestataire au Reichstag nous répond :

Les Allemands sont très attachés à leur maison souveraine. Ils l'ont toujours été. Toutefois, à l'heure de la défaite, se solidariseront-ils avec l'empereur ? Il serait hasardeux de le garantir. Les Allemands sont, avant tout, utilitaires. S'ils trouvent un intérêt sérieux à « débarquer » non pas la dynastie, mais l'empereur, ils le feront, en plein accord, soyez-en persuadé, avec Guillaume II, qui comprendra la nécessité du sacrifice.

La combinaison actuelle serait l'abdication de l'empereur en faveur de son petit-fils, âgé de douze ans, sous la régence de son frère, le prince Henri de Prusse. Or, celui-ci passe pour être très autoritaire et très pangermaniste. En temps de paix, il fut amiralissime. Mais, depuis le début du conflit, il avait disparu totalement de la circulation.

Ce changement d'individu sur le trône n'entraînerait aucune transformation dans la Constitution, et il ne donnerait aucune satisfaction aux vœux des Alliés. Le seul progrès sérieux se trouverait dans la disposition qui obligerait à l'avenir le chancelier de l'Empire à consulter le Reichstag sur la déclaration de guerre et sur la conclusion de la paix. N'oublions pas, cependant, que c'est le Reichstag actuel qui, le 4 août 1914, approuvait à l'unanimité les déclarations bellicieuses de M. de Bethmann-Hollweg.

La seule façon de procéder à une démocratisation sérieuse de l'empire serait la suivante : il faudrait que dans chaque Etat particulier on procédât à l'élection d'une Constituante qui serait chargée d'établir le nouveau statut national ; les délégués de ces Constituantes auraient, ensuite, à décider du maintien éventuel de la Confédération germanique, et de la nouvelle organisation à lui donner.

En effet, toutes les constitutions allemandes ont été octroyées aux États par des



LE PRINCE HENRI DE PRUSSE

princes qui se disent de droit divin, tandis que les constitutions de nos démocraties sont l'expression de la volonté populaire. On ne pourrait, dans la Société des Nations, admettre des États dont le principe constitutionnel serait en opposition directe avec celui que reconnaissent toutes les démocraties.

Les Alliés n'auraient pas à intervenir dans le fonctionnement des Constituantes allemandes, mais ils devraient refuser de négocier la paix tant que ces Assemblées, élues au suffrage universel, n'auraient procédé à la refonte complète de leurs principes fondamentaux. — HENRI SIMONI.

LE SUCCESSION DE GUILLAUME II

Un télégramme de Genève, en date d'hier, rapporte qu'on examinerait, à Berlin, le moyen de remplacer le kaiser actuel sans compromettre sa dynastie. Le fils aîné du kronprinz prendrait le sceptre, et le prince Henri de Prusse la régence.

LA SITUATION

Malgré la résistance désespérée de l'ennemi, le temps pluvieux, le terrain détrempé, l'offensive des troupes belges, françaises et britanniques a continué en Flandre avec d'excellents résultats. Au nord, Thourout a été atteint et dépassé ; au sud-est de Thourout, la progression s'est étendue jusqu'à Lichtervelde, Iseghem, sur la route de Roulers à Ingelmunster, et au-delà de la route d'Iseghem à Courtrai ; au sud de Menin, la Lys a été franchie à Halluin, et Halluin n'est qu'à quatre kilomètres de Tourcoing.

Enfin Courtrai est enlevé. Les Allemands avouent aujourd'hui un « léger repli » à l'ouest et au sud-ouest de Lille. La vérité est que le canal de la Deule a été franchi à Annoëlin et, plus au sud, à Oignies ; cette ligne d'eau était la principale défense de la position de Lille en cette direction.

Au nord et au nord-est de Laon, nous approchons de Crécy, avons atteint Notre-Dame-de-Liesse et dépassé Sissonne. Nous sommes plus séparés de Château-Porcien et de Rehel que par l'Aisne et son canal. Au nord-ouest de Grandpré, nous sommes à Talma, sur les pentes qui dominent l'Aire.

Jean VILLARS.

LA TROISIÈME JOURNÉE DE LA GRANDE BATAILLE DES FLANDRES

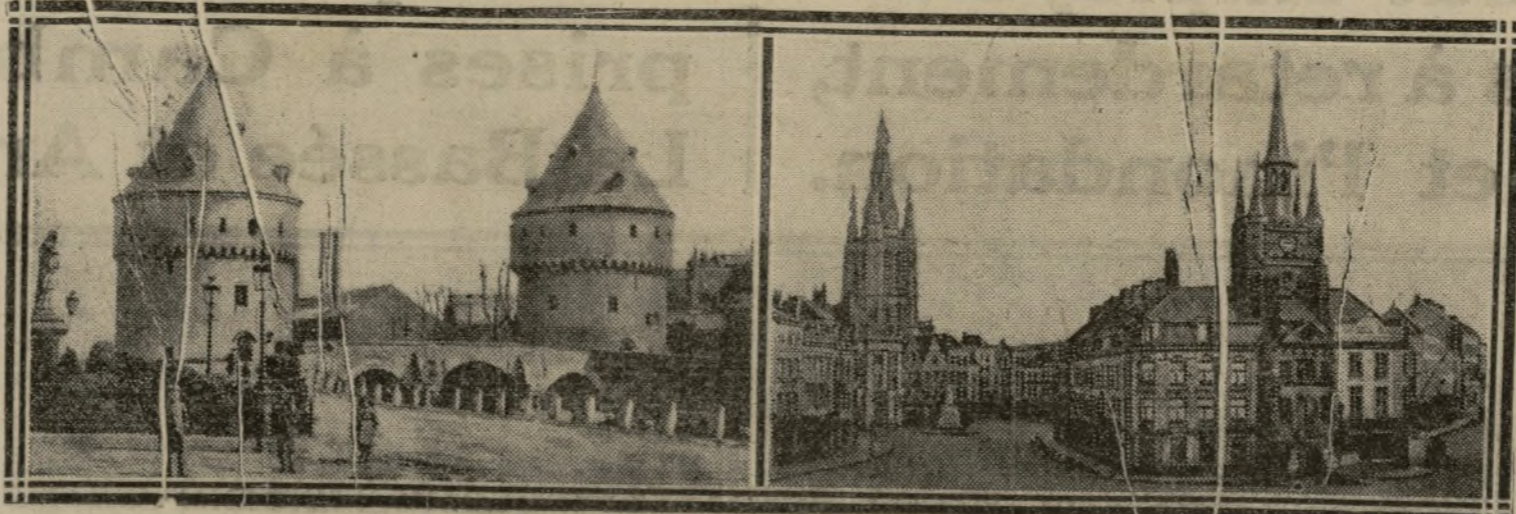
LES BRITANNIQUES ENTRENT A COURTRAI ET SONT A 4 KILOMÈTRES DE LILLE

L'ARMÉE BELGE a franchi l'Yser en aval de Dixmude et a pris Thourout.

L'ARMÉE ANGLAISE a traversé la Lys et chassé l'ennemi vers le nord-est.

L'ARMÉE FRANÇAISE est entrée à Ardoye et à Lichtervelde en direction de Thielt.

SUR UN FRONT DE 50 KILOMÈTRES L'AVANCE DÉPASSE 6 KILOMÈTRES LES ALLEMANDS ÉVACUENT LILLE, ET OSTENDE VA SE TROUVER DÉGAGÉE



COURTRAI. — PLACE ET TOURS DU BROEL ET ANCIENNES PETITES HALLES

Communiqué belge, 16 octobre. — Le 16 octobre, malgré la tempête, les troupes belges, anglaises et françaises, sous le commandement du roi des Belges, ont continué leurs attaques de Dixmude à la Lys. Partout l'ennemi a reculé devant les brillantes attaques des troupes alliées, et, sur tout un front de 50 kilomètres, l'avance réalisée dépasse 6 kilomètres.

En même temps, les forces belges ont franchi l'Yser en aval de Dixmude jusqu'à Schoorbeke (inclus), et l'armée anglaise a traversé la Lys en amont de Menin (inclus), poussant à plusieurs kilomètres sur la rive droite.

Plus de vingt villages ont été délivrés : notamment les Belges s'emparaient de Thourout, les Français de Lichtervelde et Ardoye, les Anglais de Menin, et ceux-ci, aux dernières nouvelles, de Courtrai.

Les prisonniers et le matériel pris à l'ennemi n'ont pu être encore dénombrés.

Communiqué britannique, 16 octobre (13 heures). — Au cours de la nuit, nos patrouilles ont légèrement avancé dans le secteur Douai-Lille. Il n'y a rien d'autre à signaler.

Communiqué britannique, 16 octobre (22 heures). — Pendant la nuit d'hier, une heureuse opération locale dans la vallée de la Selle nous a permis de nous emparer du village d'Haussy et de faire plus de 300 prisonniers.

Sur le front Douai-Lille, l'ennemi continue sa retraite, poursuivi de près par nos troupes, qui ont atteint la ligne Oignies-Carvin-Allennes-Marais-Maugré-Capinghem.

Au cours de vifs combats entre les arrières-gardes de l'ennemi et nos avant-postes sur divers points du front, nous avons ramené des prisonniers.

En Flandre, la 2<sup>e</sup> armée britannique, sous les ordres du général Plumer, en coopération avec les troupes belges et françaises, a effectué, pendant les derniers trois jours, une avance de plus de 8 milles, et, malgré une vigoureuse résistance, s'est emparée des villes de Comines, Wervicq, Menin, Wevelghem, Heule et Cuerné, ainsi que de la partie nord de Courtrai.



L'ennemi a été chassé de la rive gauche de la Lys dans la direction nord-est, jusqu'à Harlebeke. Aujourd'hui, nos troupes ont traversé la Lys, entre Armentières et Menin.

Dans les villages capturés par notre 2<sup>e</sup> armée en Flandre, un grand nombre de civils ont été libérés de la domination de l'ennemi. Nous avons fait plus de 4.000 prisonniers et pris environ 150 canons.

Au cours de ces opérations heureuses, la 9<sup>e</sup> division, appartenant au 2<sup>e</sup> corps, sous le commandement du général Jacobs, s'est, de nouveau, battue avec une grande bravoure ; les 29<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup> et 41<sup>e</sup> divisions se sont également distinguées, ainsi que les autres divisions engagées.

Communiqué français, 16 octobre (14 heures). — Nous avons, au cours de la nuit, réalisé une légère progression au nord de Sissonne. Au nord d'Asfeld, nous avons arrêté une violente contre-attaque appuyée par une nombreuse artillerie dans la région de Saint-Germainmont.

Au sud-ouest de Rehel, nous avons pris le village d'Acy.

Communiqué français, 16 octobre (23 heures). — Au cours de la journée, nous avons réalisé quelques progrès locaux, notamment au nord-ouest de Sissonne, où nous nous sommes emparés de Notre-Dame-de-Liesse, et à l'ouest de Grandpré, où nous avons élargi nos gains et pris le village de Talma.

Communiqué américain, 16 octobre (21 heures). — Dans la journée, la 1<sup>re</sup> armée américaine a continué ses attaques à l'est de la Meuse.

Nous avons progressé dans le bois de Grande-Montagne, dont nous tenons la partie la plus élevée. À l'ouest de la Meuse, nos troupes ont continué leur avance et tiennent la côte Châtillon. Elles sont au sud du bois des Loges, et, à la tombée de la nuit, elles combattaient dans Champigneulle et dans Grandpré.

Sur le front de la 2<sup>e</sup> armée, la journée a été calme. Au cours de la nuit, des raids ennemis ont été repoussés.

L'IMPRESSION CAUSÉE A BERLIN PAR LA NOTE DU PRÉSIDENT WILSON

Nos ennemis ne veulent pas fermer la porte à des transactions qu'ils espèrent encore possibles, en dépit du ton définitif de la réponse américaine. La "Gazette de l'Allemagne du Nord" déclare même qu'« une nouvelle réponse de l'Allemagne sera nécessaire. »

L'opinion publique allemande a reçu le verdict du président Wilson comme un coup de massue. Evidemment, ce n'était pas cela qu'on attendait.

Si l'on veut trouver la pensée du gouvernement impérial, dont la gêne est immense, c'est dans l'officieuse Gazette de l'Allemagne du Nord qu'il faut la chercher. Or, le langage de ce journal, qui, naguère, parlait d'un ton si hautain, est d'une platitude remarquable. Il défend mollement l'Allemagne contre le reproche de dévastation et de barbarie, et commentant avec prudence les termes du document américain, la Gazette écrit qu'« une nouvelle réponse de l'Allemagne sera nécessaire », et que, par conséquent, l'armistice et la paix ne sont pas encore pour demain. Mais, enfin, on répondra. La conversation continue.

Un autre officieux, la Gazette de Cologne, se plaint que M. Wilson ne se soit pas comporté en « arbitre ». Elle oublie tout simplement que l'Allemagne a forcé les États-Unis à entrer dans la guerre, et qu'ils ont deux millions de soldats en France.

Dans le camp socialiste, qui est devenu gouvernemental depuis l'entrée de plusieurs députés majoritaires dans le ministère, on affecte de se plaindre de « l'injustice » du président Wilson, qui parle « en dictateur à la nouvelle et libre Allemagne ». Le Vorwärts dit même qu'il ne faut pas que l'Amérique « tire trop sur la corde ».

Cependant, certains journaux pangermanistes qui se déchaînent contre M. Wilson sont suspendus par ordre supérieur. Il apparaît donc qu'on s'est partagé les rôles. On fait parler surtout la presse de gauche au nom du libéralisme allemand et de l'honneur national. La tactique est de dire que l'Allemagne s'est régénérée et exige un traitement digne d'elle.

Comme signe de régénération, l'Allemagne n'offre guère jusqu'ici qu'une promesse de révision de l'article 11 de la Constitution, qui donne à l'empereur le droit de déclarer la guerre. Ce n'est certainement pas assez pour satisfaire le président Wilson. L'Allemagne ira-t-elle plus loin ? Il le faudra, sans doute, mais comment ? Voilà où commence la difficulté.

Nous pouvons donc conclure que la réponse du président Wilson a eu déjà le don de plonger les dirigeants de l'Allemagne dans un prodigieux embarras.

LE COMTE BURIAN cherche à attendre M. Wilson

Le comte Burian, ministre commun des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, a donné à la Délégation hongroise des explications assez curieuses sur la situation actuelle et la demande d'armistice des Empires centraux.

Le comte Burian a d'abord, d'une façon assez étrange, plaidé les circonstances atténuantes pour la Bulgarie, comme s'il eût cherché pour l'Autriche elle-même une excuse. Il semble, à lire entre les lignes, qu'on ait été, à Vienne, au courant des intentions du roi Ferdinand.

Mais surtout, le comte Burian a cherché à attendre et à séduire le président Wilson, et à mettre la double monarchie sous la protection de ses principes. Il lui demande de « garantir et d'assurer leur place aux peuples d'Autriche-Hongrie ». La difficulté, c'est que l'Autriche elle-même assure cette place à ses peuples, et l'éméute qui gronde à Prague prouve qu'elle n'est pas encore près d'avoir réussi dans cette

tâche, qui ressemble assez à la quadrature du cercle.

Le comte Burian est inquiet aussi que le président Wilson n'ait pas voulu répondre à l'Autriche en même temps qu'à l'Allemagne. Il se demande à quoi peut tendre cette distinction, et il montre que, au point de vue militaire, un armistice séparé signé par l'Autriche découvrirait la frontière allemande. Le comte Burian en conclut que l'Entente doit faire la paix avec l'Allemagne et l'Autriche unies.

Il montre par là que l'Autriche espère encore obtenir de bonnes conditions en se solidarisant avec l'Allemagne. Ce serait pour l'Autriche le plus mauvais des calculs si elle devait y persister. Le président Wilson a clairement indiqué qu'il ne reconnaît, pas plus que les Alliés, un bloc austro-germanique.

La presse américaine approuve le président Wilson

New-York, 16 octobre. — Toute la presse américaine new-yorkaise et des différents États accueille avec joie la réponse de M. Wilson à l'Allemagne, qu'elle considère comme équivalente à la reddition sans conditions.

Les journaux applaudissent la déclaration du président Wilson de laisser au maréchal Foch et à ses collaborateurs interalliés le soin de fixer les conditions d'un armistice et de l'évacuation, ainsi que la déclaration que les atrocités allemandes doivent cesser.

Les journaux considèrent enfin le renversement des Hohenzollern absolument inévitable.

UN PÈLERINAGE DANS LES RUINES

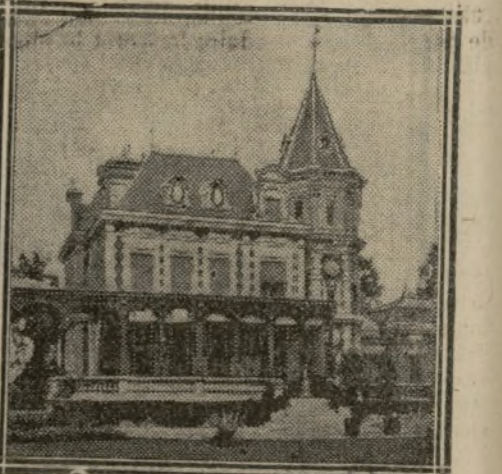
LE PREMIER CIVIL QUI AIT PÉNÉTRÉ DANS LA FÈRE NOUS RACONTE SON EXPLORATION DANS LA VILLE, QU'IL N'EST PAS PRUDENT DE REINTÉGRER

Partout, après avoir dévalisé, puis détruit, les Allemands ont tendu des pièges ; la moindre ficelle, d'apparence fort inoffensive, actionne de violents et meurtriers détonateurs.

Notre distingué confrère, M. Bugnicourt, directeur du journal l'Aisne, qui revient de visiter, en compagnie de MM. Accambrey, député de la deuxième circonscription de Laon, et Maguin, conseiller général du canton de La Fère, les localités de cette région récemment évacuées par l'ennemi, nous a fait, hier, le récit de ce qu'il a vu : — Après avoir traversé Ham, Chauny, Sinceny, l'emplacement sur lequel s'élevait autrefois le village de Servais, dont pas une seule maison n'est debout ; Deuillet, complètement en ruines ; Andelain, dont bon nombre d'habitations ont échappé à la destruction, mais dont le château, appartenant à M. Maguin, a été, à l'exception d'une tourelle, littéralement anéanti dans la matinée de vendredi dernier ; Charmes, dont les vastes usines n'existent plus, et dont l'église est maintenant sans clocher, voici que nous approchons de La Fère.

Les Allemands auraient-ils, dans leur fuite précipitée, été contraints d'épargner la ville ?... Il nous semble, en effet, apercevoir de loin des toitures, des cheminées. Notre espoir, hélas ! est de courte durée. Après avoir constaté que les Allemands ont fait sauter les cinq ponts permettant d'entrer dans La Fère, nous y pénétrons par le faubourg de Laon. Pour ma part, je n'oublierai jamais l'impression de tristesse que j'ai ressentie en contemplant cette agglomération de maisons vides, n'ayant plus ni portes, ni fenêtres, ouvertes à tous les vents. Pas un immeuble qui n'ait été atteint, soit par les obus, soit par les torpilles. L'hôtel de ville ; les deux collèges ; le théâtre, l'infirmerie de la garnison, sont fortement endommagés. Le musée n'a plus de toit. L'église est à peu près intacte ; mais sa façade porte une large blessure. Naturellement, ses vitraux sont pulvérisés. Les casernes ont beaucoup souffert. L'arsenal est démoli. L'hôpital et l'hôtel-Dieu sont complètement détruits.

Faut-il ajouter que, à La Fère comme dans le moindre village évacué par l'ennemi, il ne reste plus ni gouttières, ni sonnettes, ni boutons de porte ? Toutes les maisons ont été démenagées de leurs meubles, ustensiles de ménage, etc. ; les ateliers n'ont plus leur outillage. Pour ce



LE CHATEAU D'ANDELAÏN

qui est des promenades, elles sont dans un fort piteux état.

Le quartier qui a été le plus éprouvé est certainement le faubourg Saint-Firmin. D'un premier examen, il ressort cependant que plus de la moitié des immeubles sont réparables. La Fère reprendra donc, dans un avenir que je souhaite prochain, son ancienne activité. MM. Accambrey et Maguin ont déjà soumis au gouvernement des projets de reconstruction qui, s'ils sont agréés, feront de cette cité un centre industriel très important. Il suffit de savoir tirer parti des avantages naturels qu'offrent ses voies de communication : chemin de fer, canal et route.

En terminant, conclut M. Bugnicourt, qu'il me soit permis d'utiliser la publicité d'Excelsior pour recommander à mes compatriotes de ne pas se hâter de réintégrer leurs foyers. Partout les Allemands ont tendu des pièges, semé des embûches. Le moindre ficelle, d'apparence inoffensive, actionne un violent détonateur. La sagesse conseille de prendre patience et d'attendre. Tout retour prématuré pourrait avoir des conséquences fatales. — E. CHABANIER.

LES ALLEMANDS ÉVACUENT LES HABITANTS DU NORD DE LA FRANCE

Le HAVRE, 16 octobre. — D'après des renseignements reçus par le gouvernement belge, les Allemands évacuent la population du Nord de la France et de la zone d'épave belge. Plusieurs centaines de mille de Français et de Belges sont déjà arrivés sur le territoire du gouvernement général allemand en Belgique. D'autres convois de réfugiés sont annoncés.

SITUATIONS D'AVENIR

Les jeunes gens, jeunes filles et adultes qui se destinent aux affaires s'y feront rapidement de belles situations s'ils ont des notions pratiques de Commerce, Comptabilité, Sténographie, Anglais, etc. Ils les acquerront à bref délai et à peu de frais à l'ÉCOLE FIGIER, fondée en 1850 : la seule possédant des méthodes pratiques et qui ait obtenu 7 grands prix et 39 médailles d'or ; la plus importante : 35 établissements province et étranger. Leçons individuelles (explications personnelles) sur place et par correspondance. Placement gratuit des Elèves. ÉCOLE FIGIER : Boulevard Poissonnière, 19. Rue de Rivoli, 53. Rue Saint-Denis, 5. Rue de Rennes, 147, et rue de Turénne, 23. Paris.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'ÉCRAN DU ROI

PAR JACQUES CÉSANNE

C'était fête dans les salons de l'ambassadeur d'Espagne, et l'on venait d'y présenter au marquis d'Elaincourt le jeune comte de Lomellinos, lequel arrivait à Paris, du fond de sa province. Les deux hommes causaient :

— Alors, si jeune et déjà marié ? demandait le marquis.

— Oui, monsieur, et marié d'hier, sur la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs. La comtesse est assise là-bas, qui mange une glace pommadée. Une beauté, monsieur !

Le marquis reprit un sourire, et, de la meilleure grâce du monde :

— Assurément, elle me paraît telle.

M. de Lomellinos confia :

— C'est un arrangement assez singulier.

— Comment cela ?

— Figurez-vous que je n'avais jamais vu ma femme avant de l'épouser. Mais j'ai toujours eu le désir de me fixer à Paris. Quelqu'un qui connaissait mes projets m'a proposé d'y venir chercher ce que je ne pouvais manquer d'y trouver, car je suis riche, monsieur. J'ai de grands biens dans le pays de Sionne, proche les Pyrénées. Quant à ma femme, elle est d'une bonne famille du Quercy, mais ne possède rien.

Il rectifia :

— Quand je dis qu'elle ne possède rien, cela n'est pas absolument exact. Car elle a de puissantes relations, et cela compte bien pour quelque chose dans la vie. C'est ainsi que son tuteur m'a fait connaître une personne qui va remplir mes vœux en me procurant une charge que je suis sur le point d'acheter...

En s'exprimant ainsi, le comte se tenait debout et le dos tourné à la cheminée, où brûlait un feu à rôtir un bœuf. Il était rouge, congestionné et suait à larges gouttes.

— Vous briguez sans doute une charge militaire ?

Le jeune comte protesta :

— Non pas, monsieur. Je suis le seul héritier du nom, et ma chère grand-mère ne m'a substitué ses biens qu'à condition que je ne m'exposasse point au hasard des combats.

— Une charge à la Cour, alors ?

— Sans doute.

— Et de quel genre ?

— De celui qui me rapprochera le plus du roi Louis XV, mon auguste maître.

— C'est bien vu, monsieur... Il y a les charges de la Couronne. Mais je ne sache pas qu'en ce moment personne veuille s'en défaire ?

— Je signe cependant ma commission cette semaine. J'ai promis, au demeurant, de garder sur cette affaire le secret le plus absolu.

— Et je m'en voudrais, monsieur, de chercher à le surprendre.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que je prête serment entre les mains du roi de ne recevoir aucune somme des puissances du dehors, de n'entretenir avec elles aucune correspondance, et, généralement, de ne rien révéler à personne des secrets que mes fonctions m'amèneraient à connaître. Mon service me tiendra neuf mois de l'année : les trois mois qui me restent, et qui sont ceux de l'été, me suffisent amplement, d'ailleurs, pour visiter mes terres...

— Peut-on vous demander combien il vous faut financer pour l'emploi ?

— Cent mille écus, monsieur. Et j'ai déjà versé à une tierce personne un pot-de-vin de douze mille livres.

Le jeune comte avait toujours le dos au feu. Il était cramoisi, maintenant, avec les yeux hors la tête, et les muscles du visage contractés par la douleur.

M. d'Elaincourt ne put, cette fois, s'empêcher de lui dire :

— Je m'aperçois que vous souffrez, monsieur ?

— Non... ou plutôt oui... Mais, si je vous avouais la cause de mon martyre, vous devineriez tout. Ce qui m'incommodé à ce point, monsieur, c'est la chaleur. Je chierchais à m'y faire. Malheureusement, j'ai peur de n'y pouvoir arriver ! Voyez, la tête me tourne...

— Mais, qui vous force ?

— Tout tient à cela, monsieur... Et j'aurais déjà signé mes provisions, si l'on ne m'avait pas conseillé de voir, au préalable, à têter de la position.

— ???

— Vous me forcez à vous révéler mon secret. Mais, de grâce, ne me trahissez point. Eh bien, voici : je m'exerce, en ce moment, aux difficultés de ma charge...

Oui, monsieur, puisqu'il faut parler net, c'est moi qui vais m'adonner aux cheminées royales, pour masquer au souverain l'insupportable éclat du feu et ne lui en laisser que la bienfaisante douceur. En un mot, je vais être... que dis-je ? je suis l'écran du roi. Quelle carrière, monsieur !

Toujours auprès du monarque, je pénètre mieux qu'aucun ministre les secrets du Conseil. Je vois les intrigues naître et mourir à mes pieds comme on voit le nuage se former et disparaître quand on est aux cimes des Pyrénées ! Je ne dis rien, mais je n'ignore rien non plus, et l'on interprète mon regard à l'égal d'un oracle... Seulement, ajouta-t-il avec mélancolie, pour cela, il faut que j'acquiesce au feu ce calme, cette belle assurance qui me font encore défaut...

Le marquis ne se demanda plus, comme il l'avait fait tout à l'heure, si M. de Lomellinos était fou. Il l'écarta doucement du foyer, et lui fit comprendre, avec beaucoup de civilité, que d'audacieux fripons avaient abusé de sa jeunesse candeur.

Jacques CÉSANNE.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LA MUNICIPALITÉ DE LAON REÇOIT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Les 6.500 habitants restés dans la ville pendant les quatre années d'occupation ennemie ont fait au chef de l'État une émouvante réception.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

LAON, 16 octobre. — Depuis quatre jours, depuis que les éléments de deux régiments français, le 355<sup>e</sup> d'infanterie et le 25<sup>e</sup> chasseurs, sont entrés, clairons sonnants, dans leur ville reconquise, les habitants de Laon vivent une vie de fièvre et d'enthousiasme. 6.500 hommes, femmes et enfants se groupent, tout le jour, autour de l'hôtel de ville, où flotte le drapeau français, et d'où il semble qu'une vie nouvelle jaillisse, qui chasse au loin, vers la Serre, où le canon gronde furieusement, les douloureux souvenirs de quatre années. — exactement 1.140 jours, — d'occupation ennemie, c'est-à-dire de dur esclavage et d'insupportables humiliations et privations.

Laon-plateau n'est pas intact : la ville a été pillée, et ses faubourgs, Semilly, Ardon, Athies, sont odieusement mutilés. Mais il n'y a pas désastre, au sens que, depuis les précédentes expériences allemandes, nous attachons à ce mot. N'était l'animation qui y règne ce midi, Laon aurait un aspect de ville morte : magasins fermés, vitres brisées, murs meurtris. Mais, dans tout ce défilé, les trois couleurs françaises, flottant aux fenêtres, mettent leurs taches éclatantes, et ces mêmes taches, minuscules, se retrouvent à toutes les boutonnières bourgeoises ou d'artisans, et jusque dans les cheveux des jeunes filles, noués avec des rubans tricolores.

Hier matin, la municipalité fut avisée que le président de la République visiterait, dans la journée, la ville reconquise. Si peu préparés qu'ils fussent à ces solennités, les édiles laonnais, restés dans la ville au nombre de dix, lancèrent une proclamation aux habitants, et chacun sortit — de quelles cachettes ? — le peu de linge que les Boches ont laissé, et les vêtements de fêtes d'avant-guerre, qu'on conservait jalousement pour le grand jour.

Le conseil municipal prenait également la délibération suivante :

Le conseil municipal de la ville de Laon et la population tout entière expriment à M. le président du Conseil leur profonde reconnaissance pour l'indouillable énergie dont il a fait preuve dans les circonstances douloureuses que nous venons de traverser.

C'est grâce à sa vigoureuse impulsion que notre héroïque armée, aidée par ses braves alliés, nous conduisit dans le chemin de la Victoire. L'Histoire dira quel rôle prépondérant il a joué pour assurer le triomphe de la civilisation sur le militarisme allemand.

A 11 heures, les autos du cortège présidentiel, après avoir franchi un océan de boue, arrivaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville. M. Michaux, premier adjoint, faisant fonctions de maire, reçut le président de la République, et de suite, dans le hall de l'Hôtel de Ville, il présenta ses collègues, et évoqua l'émouvante figure de M. G. Erman, sénateur, maire de Laon, enlevé avec Mme Erman, l'avant-veille du jour où les Français entraient victorieusement dans la ville. Puis, ayant salué, en la personne du président, le gouvernement, l'armée victorieuse et libératrice, et les Alliés, M. Michaux salua la victoire qui va ouvrir de glorieuses destinées au pays.

M. Poincaré répondit avec une émouvante simplicité. Il salua, lui aussi, son ami M. Erman, et apporta à la population libérée les assurances réconfortantes qui, seules, peuvent atténuer les douleurs subies.

Une musique militaire joua *Sambre-et-Meuse* et la *Marseillaise*, et la foule — car il y avait foule — après avoir essuyé les larmes de joie que nul ne pouvait contenir, se répandit en frénetiques acclamations :

« Vive la France ! Vive la République ! Vive l'armée ! Vive l'Alsace-Lorraine ! »

Ce fut une minute d'extraordinaire émotion. De toutes les bouches — de tous les cœurs — les exclamations jaillissaient : « Enfin, on revit ! — On entend parler français ! — On peut parler de la France de toute sa foi, de toute sa voix, de tout son cœur ! — Quel beau jour ! »

Après une visite à la cathédrale — intacte, mais vidée — où il fut reçu par M. l'archiprêtre Maréchal, le président et sa suite quittèrent Laon pour gagner Saint-Quentin, autre ville libérée, mais martyre, celle-là.

Eugène DUPONT.

Les aviateurs britanniques harcèlent l'ennemi

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Pendant la journée du 15, malgré un temps très défavorable, nos escadrilles ont continué leur travail sur le front de bataille.

Nous avons maintenu une coopération étroite avec l'infanterie et l'artillerie, fait des reconnaissances et pris des photographies.

Nos aviateurs ont harcelé les troupes allemandes et leurs transports par le feu de leurs mitrailleuses.

Le mauvais temps a empêché toute opération de nuit.

Les Alliés occupent en Syrie Tripoli et Homs

COMMUNIQUÉ DE PALESTINE (16 octobre). — A la suite de l'occupation de Beyrouth par les troupes britanniques, le 8 octobre, 600 soldats et 60 officiers turcs ont été faits prisonniers.

Nos avant-gardes de cavalerie et nos automobiles blindées ont occupé Tripoli le 13 octobre, et Homs le 15 octobre, sans rencontrer d'opposition.

APRÈS LES COMMUNIQUÉS DERNIÈRE IMPRESSION DE LA BATAILLE

La bataille des Flandres apparaît comme une grande victoire, et met les Allemands en fautive posture depuis Boulogne jusqu'à la mer.

Après avoir enlevé Dinand, Arménières, La Bassée et Lens, atteints les faubourgs de Douai, pris Roulers et Menin, les armées anglo-franco-belges ont repris, hier, Courtrai au sud, Thourout au nord, et pénétré dans Courtrai. De plus, elles ont traversé la Lys.

C'est la plaine entre Lys et Escaut qui s'offre, au-dessous de Courtrai, à l'avance des Alliés. Il n'est point excessif d'entrevoir le moment où l'ennemi, qui déjà évacue Lille et son agglomération, se trouvera contraint à se replier sur une ligne bordant l'Escaut et passant par Audenarde, Tournai et Valenciennes. Encore la position de Tournai ne tardera-t-elle point, sans doute, à être débordée par le nord.

En outre, les lignes du littoral, de Nieuport à Ostende, et au-delà, deviennent difficiles à tenir.

C'est la libération de la Belgique qui s'affirme.

B L O C - N O T E S

Les trophées des Tuileries

C'est avec une gravité où il y a la pleine conscience du courage qu'il a fallu déployer pour les prendre que les passants regardent les avions ennemis que l'on expose aux Tuileries.

On ne s'arrête guère parce que c'est jour ouvrable. On revient dimanche détailler à loisir les caractéristiques des appareils trophées.

Ce tableau de chasse de nos héros aviateurs confère un air de victoire à la terrasse des Tuileries, où les enfants ont cessé de jouer pour venir le contempler.

Témoignage de la gloire des armées françaises, les monstres inoffensifs gisent sur le sol. Lille et Strasbourg leur tournent dédaigneusement le dos, et la marchande de ballons d'enfants, qui s'éloigne avec son bouquet multicolore, leur jette un coup d'œil chargé de mépris, qui signifie sans aucun doute :

— Ah ça ! comment veut-on que je vende ma marchandise aux enfants qui ont contemplant ces machines volantes ! Est-ce qu'on n'en aura jamais fini avec la concurrence allemande !

Indésirables à l'Institut

Il y a encore quelques Boches à l'Institut de France. Quelques-uns seulement, ceux qui avaient signé le fameux manifeste des 93, en ont été exclus.

Or, au congrès académique interallié

EMILE.

CHANGEMENT DE MINISTÈRE A CONSTANTINOPLE

Le cabinet germanophile Talaat bey-Enver pacha a dû démissionner. Le général Izzet pacha est nommé grand vizir.

BALE, 16 octobre. — On mande de Constantinople, 15 octobre :

Le ministre Talaat bey a démissionné. Le nouveau ministre qui a pris les affaires est constitué comme suit :

Grand vizir, ministre de la Guerre : le général Izzet pacha ;

Intérieur : Fethi bey, ancien ministre à Sofia ;

Marine : Reouf bey, ancien commandant de l'*Hamidje* pendant la guerre balkanique ;

Finances : Djavid bey.

Le ministère des Affaires étrangères n'a pas encore de titulaire ; il est provisoirement dirigé par Nabi bey, ancien ambassadeur à Rome.

Le grand-duc Nicolas a-t-il été fusillé ?

Un radiogramme russe de Tsarskoï-Sélo, 15 octobre, annonce que le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, ancien généralissime, a été condamné à mort et devait être fusillé dans la nuit du 16.

Cette nouvelle, rendue vraisemblable par la situation russe, n'a reçu jusqu'ici aucune confirmation.

Les Serbes progressent dans la vallée de la Morava

COMMUNIQUÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT (15 octobre). — Malgré le très mauvais temps, les forces alliées continuent à progresser vers la Serbie septentrionale.

Les troupes serbes, refoulant l'ennemi, se sont emparées, le 14 octobre, du massif de Veliki-Yestrebac, et ont atteint, dans la vallée de la Morava, Drenovac et Jujinar, à une vingtaine de kilomètres au nord de Nich. Elles ont capturé de nombreux prisonniers et trente-deux canons.

Plus à l'ouest, des forces franco-helléniques ont occupé Kussumplje. En Albanie septentrionale, l'ennemi évacue Diakova et se retire sur Ipek.

Activité d'artillerie sur le front italien

COMMUNIQUÉ ITALIEN (16 octobre). — Sur l'ensemble du front, notre artillerie, quoiqu'elle gèle par le mauvais temps, a exécuté des concentrations de feu intenses, et des tirs fréquents de harcèlement sur les lignes et les arrières ennemis, endommageant les défenses et troublant les mouvements de troupes et de charroi, principalement le long de la Piave.

Au cours de la nuit du 15, un détachement ennemi a effectué deux attaques contre notre position du mont Corno et de la Vallara. Il a été repoussé chaque fois avec de lourdes pertes.

Obsèques de M. Gailhard

Les obsèques de M. Pedro Gailhard, ancien directeur de l'Opéra, ont été célébrées hier matin, en l'église Notre-Dame-de-Lorette, en présence d'une nombreuse affluence.

La répétition des Variétés

En raison d'une indisposition subite de M. Harry-Baur, la répétition générale des Variétés annoncée pour cet après-midi est remise à après-demain samedi, 2 heures.

Les services de générale et de première se trouvent reportés, ainsi que la location.

LE PONT DES ARTS

Il vient de se constituer une Société de l'histoire de la guerre, dans le but de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre de 1914 sous ses divers aspects : politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique, et de ses effets sur la vie des nations.

LE VEILLEUR.

EN AUTO D'AMIENS A SAINT-QUENTIN PAR LA ROUTE DU CATEAU

De bonne heure, nous partons ce matin pour aller le plus loin possible dans la direction du Cateau. Aujourd'hui, nous n'emportons ni hosties, ni bouteilles de bourgogne, mais des journaux, pour donner aux habitants qui sont restés dans les villages libérés.

L'auto file sur la route de Saint-Quentin. Voici Villers-Bretonneux en ruines. Jusqu'à la Somme, la route est absolument droite. De chaque côté : tranchées, tanks abandonnés, dépôts de munitions, hangars éventrés attestent que nous traversons le champ de bataille où se livrèrent les combats les plus longs et les plus meurtriers que l'humanité ait eu à supporter.

Nous passons la Somme, et filons toujours en ligne droite dans la direction de Vermand. La route commence à être encombrée de véhicules de toute sorte : tracteurs, camions, canons, autos d'ambulance. Ordre parfait. A chaque croisement de routes, à chaque passage difficile, un P. M. (agent de circulation) est posté. Il fait signe aux uns d'avancer, aux autres d'attendre. Cela rappelle les carrefours les plus encombrés de Paris. Jamais une parole, pas de jurons, et lorsque nous passons, le policeman salue d'un geste courtois.

A Bellengise, nous quittons une minute l'auto pour descendre dans un profond vallon au fond duquel se trouve le canal de Saint-Quentin. A cet endroit, le canal s'enfonce sous terre dans un tunnel de plusieurs kilomètres de longueur.

Nous y pénétrons. C'est la nuit profonde. Nous nous éclairons avec nos lampes de poche, et découvrons l'intérieur d'une vraie forteresse. Attention ! nous marchons sur des grenades non explosées... Tiens ! une cheminée ! C'est un vapeur échoué au milieu du tunnel. Nous escaladons et projetons la lumière de nos lampes dans les cales : elles sont transformées en dortoirs.

Au retour, un lomny nous explique que, il y a trois jours, un de ses camarades posta une mitrailleuse à l'entrée du tunnel et commença à tirer. Les Boches qui s'y étaient réfugiés crièrent aussitôt : « Kamakade ! » Un par un, plus de mille hommes furent faits prisonniers par le sergent anglais, auquel s'étaient joints deux soldats.

Nous remontons vers l'auto, et continuons notre route.

Nous traversons la grande voie de Saint-Quentin à Cambrai, et prenons à droite le chemin du Cateau.

Depuis trois heures nous n'avons pas vu une maison, une vraie maison ! Tout est ruines et désolation. Cependant, mon voisin s'écrie : « Une maison debout ! » Quelle curiosité ! Le capitaine qui nous accompagne nous annonce qu'à partir de maintenant jusqu'au Cateau la plupart des villages sont intacts, et que la population civile est restée sur place. Ces civils, dans ce paysage de guerre, quelle curieuse apparition ! Trois kilomètres plus loin : « Les voici ! »

Oui, des civils, des femmes et des enfants. Ils montent dans des camions, soutenus par des officiers anglais : « D'où venez-vous ? » « Ici, demandons-nous, du Cateau. Les Boches y sont encore. Nous nous sommes enfuis sans qu'ils nous voient. Nous avons marché toute la nuit, nous cachant dans les trous d'obus pour éviter le bombardement. Les enfants, sont exténués, mais ils ne font rien : nous sommes sauvés ! » Braves gens ! Une croquette de chocolat fourré aux enfants, qui n'en croient pas leurs yeux, et nous continuons notre route.

Nous suivons la file des autos, qui ne forment plus qu'un long convoi. L'impression de force qui se dégage de ces armées en marche est saisissante. L'armée britannique est dans une forme magnifique ; quel ordre, quelle discipline, quel formidable matériel ! Et tous ces hommes sont bien rasés, frais, polis ; c'est une armée de gentlemen.

A droite, un gros tank fait de la haute école : se dressant, rebombant, puis bondissant à nouveau. A côté, une file de petits tanks, dits Whippets, nous dépassent, transportant du matériel... Nous parvenons à une petite rivière ! Les tanks se dirigent vers nous. Vont-ils empiéter notre pont ? C'est défendu, messieurs les tanks ! Arrivés près du pont, là où se trouve un endroit peu profond, les Whippets plongent à demi, et remontent l'autre rive en fontronnant. Tout cela crée autour de nous un mouvement surprenant.

Une minute d'arrêt pour nous rendre compte du terrain où, il y a quarante-huit heures, une résistance acharnée a arrêté quelques instants nos vaillants alliés. Voici trois canons boches et quatre mitrailleuses, dont les servants sont là, tués sur place. Personne ne les a touchés. Nous les voyons comme ils sont tombés. Je m'approche de l'un d'eux, qui semble dormir : à sa droite est un gros morceau de pain noir ; à sa gauche, un carnet où il notait le nombre de bandes de mitrailleuses (oh ! bureau-cratie !) ; à ses pieds, un numéro de la *Gazette de Cologne* du 15 septembre.

Eloignons-nous de ce spectacle d'horreur vers les villages français reconquis. En voici un intact. A peine quelques carreaux cassés. Nous sommes à Serain. Il y est resté cent cinquante habitants sur cinq cents. Par les fenêtres ouvertes, vient toute une maisonnée qui nous souhaite la bienvenue :

« Vous êtes les premiers Français que nous voyons », nous disent-ils. Je leur demande : « Les Boches avaient-ils conscience de leur défaite, et leur attitude était-elle aussi arrogante les derniers temps ? » Une jolie fille de vingt ans me répond : « Les Boches nous disaient : « La guerre est finie, nous rentrons chez nous ». — « Mais vous êtes battus ? » — « Non, c'est la paix, et vous allez bientôt revoir vos amis les Anglais. » Elle ajoute : « Nous ne les craignons plus, les derniers temps, c'est nous qui les commandons ! »

Le tambour du village passe. C'est l'annonce du ravitaillement anglais.

— Qu'y a-t-il à manger ? crie la maisonnée.

— De la soupe, du poisson, de la viande, les légumes et du cognac ! répond le tambour.

— Vive la France ! crie-t-elle.

Distribution de chocolat et d'*Excelsior*. Et nous filons vers Saint-Quentin.

ON DEMANDE une bonne sténodactylo, graphiste connaissant sténographie anglaise, hébreu, en donnant toutes références, à M. HERY, 16, rue du Rocher.

La POUDRE de riz De LUZY est, pour ses qualités de pureté, d'adhérence, de finesse, la préférée des élégantes. SE FAIT EN 8 TEINTES : Blanc, chair, rose, rachel, rachelardent, ocre laigre, mauve, mauve, mauve. SE TROUVE DANS TOUS LES GRANDS MAGASINS Coiffeurs, Parfumeries et autres maisons bien assorties Gros : 44, rue des Mathurins, Paris SE VEND EN BOITES de trois grandeurs 1 fr. 25, 2 fr. 75, 5 francs



THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN
Larchevêque et ses Fils, pièce en trois actes, de M. Lucien Guitry.

Quand nous avons consulté le programme, nous avons pu craindre que la pièce de M. Lucien Guitry ne fût historique ; nous y lions du côté des personnages, non des interprètes.

Tel est le cas de Maurice Larchevêque. Ce jeune homme, un peu léger, a emprunté le collier de perles d'Adrienne Lecouvreur, son amie, sans même la prévenir, et l'a engagé au Mont-de-Piété. Il en résulte pour lui quelques désagréments en justice.

Ce n'est pas le théâtre nouveau, dont nous finirons par désespérer à force de l'espérer toujours. Qu'importe ? L'histoire est touchante, et les détails sont exquis.

Abel HERMANT.

Variétés. — 2 h. 15, générale sur invitations de la Dame de Monte-Carlo, opérette en trois actes de MM. Georges Leglise et Edmond Pingrin, musique de Germaine Raynal et Hubert Mouton.

Théâtre du Vieux-Colombier. — Les jouis 17, 24, les dimanches 20 et 27 octobre, à 2 h. 15, matinées littéraires à la mémoire de Georges Bataillon, tombé au champ d'honneur ; conférences de MM. André Levy-Oulmann, Nozière et V.-E. Michelet.

Bourse de Paris, 16 octobre 1918

Table with columns for Valeurs, Cours précédent, Cours du jour, and various market data including Parquet, Actions, and Bonds.

METALLS A LONDRES. — La teneur de 1.016 kilos d'argent fin, disponible, 123 ; livrable 3 mois, 122 ; électrolytique, 128 ; étain, comptant, 335 ; livrable 3 mois, 335 ; plomb anglais, 59 1/2 ; zinc, comptant, 54.

TRAITEMENT PRÉVENTIF et GUÉRISON ASSURÉE pour ENGELURES, BRULURES, employez et exigez le Baume des Pyrénées de E. MENON.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 9 novembre 1918, à 3 heures de relevé, Maison de rapport RUE DE MIROMESNIL, n° 13 sise à Paris.

JEUNES GENS CLASSE 20-21 réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre, sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs : Comprimés PHOENIX, la boîte 2 fr. 20, imp. comp. Les exiger très soigneusement. Laboratoire, Douziers, St-Brieuc, (C.-du-N.).

DENTISTE METROPOL. Spécialité de Dentiers et Réparations, en 3 heures, 26 B. St-Denis.

UNE GRANDE PREMIÈRE AUX VARIÉTÉS

Ce sera celle de LA DAME DE MONTE-CARLO, qui aura lieu demain soir, vendredi, à 8 h. 15. LA DAME DE MONTE-CARLO est une opérette à grand spectacle, montée avec un soin dévoué et un luxe fastueux.

La direction des Variétés a fait un effort considérable pour contribuer au succès de LA DAME DE MONTE-CARLO, qui passe en générale aujourd'hui, à 2 h. 15.

La location est ouverte (Guit. 09-92).

AUX VARIÉTÉS Réouverture DEMAIN vendredi 18 à 8 heures 1re Représentation de LA DAME DE MONTE-CARLO

Opérette à grand spectacle en 3 actes de MM. Georges Leglise et Edmond Pingrin. Musique de Germaine Raynal et Hubert Mouton.

Achat de gardes-robis, hommes et dames, Thon, rue de Poitou, 24, Paris (3e). Se rend à domicile.

FELDT achète cher bijoux, brillants, or, argent, platine et dentiers, 10, r. Fontaine.

DÉCOLLETAGE

Travaux de Reprise et Façonnage en Grandes Séries. G. Patrel, Montreuil (Seine). Tél. 361

CONSTIPES guéris par la PILULE CLERAMBOURG 75 connue. Les 22 Pilules 0 fr. 75.

FATIGUÉES par maladies, chagrins, surmenage, prenez du PHOSPHO-SÉRUM QUÉMERAIS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ADMINISTRATIONS et Grands Magasins DUFAYEL.

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ NOUVEAUTÉS D'HIVER VENDREDI 18 OCTOBRE

UN LOT extraordinaire de SOIERIES VÊTEMENTS, Fillettes (coton haute et moyenne), jolis coloris, boutons fantaisie mode.

POLICE PRIVÉE, Vexco, ex-chef de la Sûreté, 14, rue de Valenciennes, Paris.

PETITES ANNONCES Réception des ordres au guichet et par correspondance, 11, Bd des Italiens (2e). Entrée partic.

APPARTEMENTS MEUBLES 1 fr. 50 la ligne. Hôtel paris. louer, à M. seul gde ch. mbl. tr. élég.

PENSIONS DE FAMILLE 1 fr. 50 la ligne. Cure d'air, repos, beau site, 200 fr. par mois.

UNE GRANDE PREMIÈRE AU THÉÂTRE RÉJANE

De soir, à 8 h. 1/2 très précises NOTRE IMAGE la belle œuvre nouvelle de M. Henry Bataille dont la répétition générale devant la presse a été un éclatant triomphe pour l'auteur et pour ses remarquables interprètes.

Mme RÉJANE Félix HUGUENET Armand BOUR Marguerite GARON NUMES et Jane RENOUART

Location de 11 h. à 7 h. — Tél. Cent. 86-35

SI VOUS VOULEZ VOIR LA REVUE ZIG-ZAG! Ne manquez pas de retenir vos places en location et plusieurs jours à l'avance.

A L'OLYMPIA Demain Vendredi en Matinée et Soirée MADO MINTY dans une fantaisie inédite avec FERNAND LAMY.

TÉLÉGRAPHIE SANS FIL carrière d'avenir. Étude en 4 mois, par correspondance.

AVEC LE GILLETTE Rapide Toilette De toute nécessité il faut aujourd'hui vivre vite. Le Rasoir de Sorets GILLETTE est venu à point pour permettre à tous de se raser vivement, à toute heure et partout.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ADMINISTRATIONS et Grands Magasins DUFAYEL.

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ NOUVEAUTÉS D'HIVER VENDREDI 18 OCTOBRE

UN LOT extraordinaire de SOIERIES VÊTEMENTS, Fillettes (coton haute et moyenne), jolis coloris, boutons fantaisie mode.

POLICE PRIVÉE, Vexco, ex-chef de la Sûreté, 14, rue de Valenciennes, Paris.

PETITES ANNONCES Réception des ordres au guichet et par correspondance, 11, Bd des Italiens (2e). Entrée partic.

APPARTEMENTS MEUBLES 1 fr. 50 la ligne. Hôtel paris. louer, à M. seul gde ch. mbl. tr. élég.

PENSIONS DE FAMILLE 1 fr. 50 la ligne. Cure d'air, repos, beau site, 200 fr. par mois.

été chef d'orchestre des Variétés, et avait écrit de nombreuses partitions d'opérettes.

AUJOURD'HUI JEUDI, à 2 h. 30 et tous les soirs, à 8 h. 30 AU VAUDEVILLE NONO Comédie en trois actes de SACHA GUITRY

Location sans augmentation de prix. Gut. 02-09

LA JOURNÉE : Comédie-Française, Opéra-Comique, Odéon, Trianon-Lyrique (voir au programme).

A L'OLYMPIA Demain Vendredi en Matinée et Soirée MADO MINTY dans une fantaisie inédite avec FERNAND LAMY.

SAVON "LE PLIANT" Les 50 kil. net 140 fr. ; 100 kil. net 275 fr.

POUDRE de BEAUTÉ E. COUDRAY Talisman de jeunesse idéal. La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent.

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ NOUVEAUTÉS D'HIVER VENDREDI 18 OCTOBRE

POUR L'HIVER Manteau ACHETEZ VOTRE Manteau PARIS-TAILLEUR, 3, Rue du Louvre

GRAINS MIRATON Un Grain assure effet laxatif. CHATEL GUYON

CURE d'AUTOMNE Il est un fait reconnu que, dans l'AUTOMNE comme au printemps, le Sang, dans le corps humain, suit la marche que la sève chez la plante ; aussi entendez-vous tous les jours dire autour de vous : « J'ai le sang lourd ».

VIOLLIER, o'est Blanchir. Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez La PETROLEINE de D'JAMMES.

REDACTION & ADMINISTRATION d'EXCELSIOR 20, rue d'Enghien - PARIS (Xe arr.)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard

LE MONDE

LES COURS — Mme la comtesse de Paris vient d'arriver à Madrid avec LL. AA. RR. l'infant don Carlos et l'infante Louise.

NAISSANCES — Mme Pierre de Verneuil, femme du capitaine, a mis au monde un fils et une fille : Noël et Bernadette.

MARIAGES — Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

DEUILS — Les obsèques de Mme Annie de Pène seront célébrées demain vendredi, à midi, à Saint-Philippe du Roule. On se réunira à l'église. En raison des circonstances, il ne sera envoyé aucun faire part.

— Du vicomte Michel d'Abbadie de Barrau, adjudant de dragons, décédé des suites d'une grippe infectieuse, à Montauban ; Du capitaine Yves Coquebert de Neuville, du 118e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé au champ d'honneur, le 28 septembre dernier ; Du maréchal des logis de Saint-Paul, du 20e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de M. de Saint-Paul, petit-fils du marquis de Lestrade de Conty, neveu de l'abbé de Lestrade de Conty, de M. Gaston de Saint-Paul et du vicomte de Marcé ; De M. Fernand de Jouvence, décédé à Lannay, près de Thiénuoy, dans le Cher, à l'âge de soixante-trois ans ; Du sous-lieutenant Robert Decugis, pilote à une escadrille de chasse, tombé dans les lignes ennemies. Il était âgé de vingt-trois ans ; croix de guerre et quatre citations ; Du capitaine Bertrand de Guioyre, chevalier de la Légion d'honneur, trois citations, tombé au champ d'honneur, âgé de quarante-trois ans.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.

— Hier a été béni, en l'église Saint-Augustin, le mariage de Mlle Yvonne Pierrot-De-sailligny, fille du syndic de la Compagnie des agents de change, et de Mme, née Mazerat, avec M. Henry Jahan, inspecteur des finances, décoré de la croix de guerre, fils de M. Jahan, notaire honoraire, et de Mme, née Brouillat.